

Berlin

L'amour blessé de Reed

Berlin, États-Unis / Grande-Bretagne 2007, 85 minutes

Sami Gnaba

Number 259, March–April 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44923ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2009). Review of [Berlin : l'amour blessé de Reed / *Berlin*, États-Unis / Grande-Bretagne 2007, 85 minutes]. *Séquences*, (259), 26–26.

Berlin L'amour blessé de Reed

Berlin est l'un de ces nombreux projets cinématographiques assombris par leur manque flagrant de diffusion. Situation de plus en plus préoccupante qui accable l'industrie, il va sans dire. Combien de films de qualité, à l'instar de celui de Julian Schnabel, originaux, et surtout personnels, disparaissent de nos salles au profit des indigestes *Marley and Me* ou *High School Musical* ?

SAMI GNABA

Sans avoir connu la gloire dont a pu jouir Bob Dylan ou le prestige international d'un Leonard Cohen, Lou Reed demeure tout de même l'une des voix marquantes de la révolution musicale des *sixties*. Que ce soit à ses débuts au sein du *Velvet Underground* (projet musical piloté par Andy Warhol) ou même plus tard, pendant sa période solo, Reed ne l'a jamais eu facile. Figure aussi ténébreuse qu'impressionnante, le chanteur a façonné une œuvre souvent incomprise. Une œuvre dense, certes, qui s'est toujours construite à la périphérie de la scène *mainstream* et surtout dans le sillage des Dylan, Cohen, David Bowie, Frank Zappa...

Plus qu'un spectacle filmé, Berlin est l'un de ces rares films musicaux où la mise en scène (chaque coupure, chaque plan) se met au service de la chanson ...

Nous voilà donc en 2006 (soit trente ans après la sortie de *Berlin*) et Lou Reed monte sur scène pour jouer son album mythique — *un film pour les oreilles*, disait-il — dans son intégralité devant un public new-yorkais de toute évidence emballé. Poursuivant des thèmes déjà bien implantés dans son œuvre (auto-destruction, drogues, sexe), le chanteur et poète américain y chante avec une émotion nullement feinte le débâcle de la relation de Jim et de Caroline, couple fictif grandement inspiré de ce qu'il vivait à l'époque avec sa femme.

Trop déprimant pour certains, trop drogué pour les autres, l'album est un cuisant échec à sa sortie. Décriée à l'époque par les critiques, dont ceux du prestigieux *Rolling Stone*, l'ambition de son auteur se trouve aujourd'hui louangée. Les temps ont décidément changé.

C'est donc sans grande surprise que Reed a décidé de reponger dans l'univers glauque de son *Berlin*, cette fois sous le regard attentif de son ami, le cinéaste Julian Schnabel (*Basquiat*, *Le Scaphandre et le Papillon*). Soutenu par une certaine puissance spirituelle — si l'on considère le respect quasi religieux que le public voue à l'œuvre et le fait que le décor scénique se situe dans une église nouvellement aménagée en salle de spectacle —, *Berlin* acquiert une profondeur qu'on n'aurait jamais crue possible à l'époque, tant l'émotion est palpable. Mis en images par Schnabel, le projet de Reed, terriblement « claustrophobique », s'est mué en un spectacle aussi intimiste que grandiose, aussi sobre

qu'envoûtant. Si les deux ou trois premières chansons peuvent paraître, à première vue, plus légères et centrées sur une certaine facture pop, le spectateur ne peut pas rester insensible à l'histoire de Caroline qui s'enlise au plus profond de son désespoir existentiel... Les chansons s'imbriquent les unes dans les autres comme autant de scènes.

Aux antipodes de l'opéra-rock façon The Who, *Tommy*, ou de l'incursion psychédélique de *The Wall*, chez Pink Floyd, le concept imaginé par l'auteur de « Sweet Jane » est éminemment cinématographique, un récit musical au *flair* dramatique implacable — ponctué ici par les images d'Emmanuelle

Seigner, en Caroline, projetées sur un fond d'écran. Quoique jolies, ces images réalisées par la fille du réalisateur encombrant l'ensemble, constituant le seul vrai faux pas d'une mise en scène irréprochable.

Plus qu'un spectacle filmé, *Berlin* est l'un de ces rares films musicaux où la mise en scène (chaque coupure, chaque plan) se met au service de la chanson, comme si la caméra s'évertuait à palper le souffle de cette alchimie musicale qui la fit naître. Schnabel est conscient de tout ce qui se joue devant et le résultat s'avère plus que concluant. À cet égard, il faut voir comment ce dernier filme le duo Reed-Anthony alors qu'il livre une version des plus émouvantes de *Candy Says*. Du regard approbateur du mentor Reed jusqu'aux mouvements saccadés d'Anthony (magnifique dans toute sa bizarrerie), Schnabel s'approprie chaque moment. Et ainsi, il capture la beauté évanescence de l'acte musical.

Durant tout le spectacle, Schnabel, très pudiquement, laisse sa place au véritable homme-orchestre de *Berlin*, Reed lui-même. Occupant toute la scène, Reed y brille avec toute sa sombre poésie et sa retenue légendaire : incisif dans « Men of Good Fortune » (charge critique contre le capitalisme dont les premiers vers « Men of good fortune often cause empires to fall » font toujours écho aujourd'hui), amoureux amer sur « How Do You Think It feels », touchant dans « Kids »... et surtout reconnaissant du voyage. Nous aussi d'ailleurs.

SUPPLÉMENTS : Un très bref entretien avec Schnabel, Reed et Elvis Costello, des images de la tournée et la bande-annonce.

■ États-Unis / Grande-Bretagne 2007, 85 minutes — Réal. : Julian Schnabel — Scén. : Julian Schnabel — Avec : Lou Reed, Emmanuelle Seigner, Antony Hegarty, Brooklyn Youth Chorus — Dist. : Alliance.

